# SAINTS DE FRANCE

JUIN.

## Sainte Blandine.

Les mains remplies de violettes, l'enfant s'approcha de son esclave. "Vois, Blandine, fit-il en souriant, maman sera contente ! Elle a bien fait de nous permettre cette promenade du bois !"

Blandine soupira : "Oui, Ponticus, ma douce maîtresse Posthumia aime la douceur des violettes; son mal lui en paraît moins amer."

L'enfant avait dix ans, la jeune esclave vingt. Pendant qu'il jouait, elle, adossée contre un arbre, songeait. Des rumeurs montaient de la ville jusqu'à la clairière du bois. Lugdunum, l'impériale cité, persécutait les disciples du vrai Dieu. Le cœur de Blandine se serra en pensant à sa maîtresse, faible et maladive. Tout à coup, un cri effrayant éclata dans le taillis voisin. Ce cri, c'était un rugissement de bête.

—Dieu de Galilée, protège-nous ! balbutia la jeune fille. Sans une parole, Ponticus se serra contre elle. Au même instant, les branches s'écartaient et un énorme lion apparaissait.

L'esclave murmura : "Monte sur l'arbre, Ponticus. Quand j'aurai été dévorée, tu pourras rejoindre Posthumia. Adieu !"

Cependant, le lion n'avançait pas : ses rugissements avaient fait place à une plainte sourde. Blandine se hasarda à regarder. Elle vit que la fauve se tenait sur trois pattes et que la quatrième relevée dégouttait de sang. Le lion fixa sur Blandine ses larges prunelles claires, se rapprocha de la jeune fille et appuya contre elle sa terrible patte ensanglantée. Agissant comme en rêve, l'esclave dénoua le voile qui lui couvrait les épaules, le déchira et pensa la bête de son mieux, bien que ses mains eussent tremblé. Lorsqu'elle s'interrompit, le lion secoua sa crinière, regarda une fois encore sa bienfaitrice, puis lentement il s'éloigna.

—D'où vient ce lion et comment ne nous a-t-il pas mangés tous les deux ? dit Ponticus quand il put enfin parler.

—Il s'est échappé des arènes et sa blessure provient d'un coup de lance porté par un gardien, répondit la jeune fille. Sûrement on va le capturer de nouveau.... La bête était rassasiée sans doute, et Dieu a permis que nous fussions sauvés. Remercions-le du fond du cœur.

Blandine et Ponticus reprirent dans la nuit tombante le chemin de la ville. Posthumia, la veuve débile, respira peu le parfum des violettes rapportées du bois.

—

Le jour suivant vit la mère, l'enfant et l'esclave entrainés hors de l'atrium et jetés dans les cachots. La fureur des prêtres de Jupiter, puissants dans Lugdunum, guettait les disciples de Pothin, le saint vieillard commis à la garde des âmes dans la cité païenne. Avec la plupart de ses fidèles, Pothin marcha à la mort Tandis que ses bourreaux le lapidaient, le vieillard, les bras étendus, continuait une suprême bénédiction à ses fils torturés, dont chacun devenait un élu nouveau. Avec ceux-là, Posthumia, la pauvre veuve, quitta la terre. Seuls des chrétiens, Blandine et Ponticus résistèrent aux tourments.

—Christ ! s'écriaient-ils au milieu des supplices, c'est toi qui souffres, non point nous !

L'infernale science des bourreaux s'épuisait. Regardant du fond de l'âme quatre tortionnaires qui approchaient de ses plaies un fer ardent, Blandine leur dit : "Insensés, vous croyez tuer mon corps, moi je vous prends votre vie".

Les bourreaux, paralysés soudain par un mystérieux émoi, murmurèrent : "Nous ne pouvons plus !"

Mais l'ultime supplice attendait les victimes. Pour voir les chrétiens jetés aux bêtes, une foule sanguinaire encombrait l'amphithéâtre. Blandine et Ponticus furent attachés au poteau infâme. Les applaudssements éclatèrent lorsqu'un lion énorme bondissant dans l'arène s'arrêta devant la jeune fille enchaînée... La gueule du fauve s'ouvrit... Le corps de la victime passerait tout entier dans cette meule ! Jupiter, dans l'Olympe voluptueux, allait humer le sang chrétien !....

Aux cris de délire la stupeur succéda. Le lion s'était couché sur le sable, et de sa langue il léchait les pieds de la jeune fille. La foule haletait. Quel prodige était-ce là ! Au premier rang des spectateurs, les tortionnaires de tout à l'heure crièrent :

—Grâce !

Non ! Les prêtres païens voulaient un exemple.

—A mort les impies ! crièrent-ils furieusement.

La bête s'était montrée clémente : les hommes restèrent cruels. Deux ours et trois panthères furent lancés dans le cirque.

L'esclave et l'enfant ne sentaient rien. Loin des misères terrestres ils planaient, emportés dans l'extase. La dent des fauves déchira une écorce dont l'essence était partie !....

Contemplant les débris informes qui jonchaient l'arène, les prêtres de Jupiter dirent au peuple : "La moisson de ce champ sera riche".

Le sang des premières victimes devait faire germer sur la terre gauloise les fruits les plus beaux.

Quand le torrent de la foule se fût écoulé quatre hommes restés les derniers tombaient à genoux. Retrouvant sur le sable une trace humide, ils tracèrent sur leur sein le signe sauveur.

Blandine accomplissait sa promesse : elle avait pris l'âme de ses bourreaux. Les quatre tortionnaires étaient chrétiens.

# L'Enfant des Tirailleurs.

Y a la goutte à boire là-haut,
Y a la goutte à boire !

Les clairons crachèrent leurs notes vibrantes, qui s'éclaboussèrent dans l'atmosphère mauve de l'aube naissante en gielements d'airain.

Les trois compagnies de tirailleurs algériens, de marsouins et de légionnaires, ayant passé l'Ipoka et fait leur jonction au pied du plateau de l'Andraroukasina, où les Fahovolo avaient organisé leur résistance, s'élancèrent à l'assaut.

Y a la goutte à boire là haut,
Y a la goutte à boire !

Un frisson électrique secouait les hommes, tendait leurs nerfs ; comme des fauves lâchés, ils se ruèrent à travers la jungle en feu, vers les crêtes rocheuses où les balles crépitaient en grêlons, dansant en sonorités mates de plomb martelé.

Les Fahovolo n'esquissèrent qu'un semblant de résistance. Cela dura une seconde. Devant les baïonnettes de nos soldats, ils s'enfuirent comme une volée de pierrots devant la canne d'un promeneur inoffensif, du plus vite qu'ils purent, dégringolant à toutes jambes l'autre côté de la colline, en abandonnant armes et bagages.

On ne devait plus les revoir.

—Rassemblement !

On fit l'appel par compagnie : pas un homme ne manquait, il n'y avait pas même de blessé.

—Un nettoyage sans frais ! déclara un officier.

Alors on forma les faisceaux et on popota. La fumée montait des marmites, répandant une bonne odeur de soupe, et les gamelles se tendaient déjà, quand Boudru, le cuisinier, s'écria :

—Tiens, un loupiot !

—C'était un petit moricaud de cinq à six ans, à chevelure crépelée, vêtu d'un simple k'koy violet, serré autour des hanches ; un fétiche pendait à son cou, de forme imprécise, — son gri-gri protecteur.

D'où sortait-il ? Les fuyards l'avaient, sans doute, abandonné dans leur précipitation à se sauver.

Il s'était approché timidement, sans qu'on l'eût vu, et demeurait là, regardant la popote mijotant sous le feu avec des yeux de ventre affamé.

—Qu'est-ce que tu veux, petit ? interrogea Boudru.

L'autre rit en montrant ses dents blanches, et répondit :

—Ampangabé !

C'était son nom.

—Il demande à partager notre boulot, tiens ! affirma Viturbe, le clairon des marsouins, qui se piquait de comprendre le malgache ; et il ajouta le seul mot qu'il sût de cette langue :

—"Avia !" (Viens !)

Le gosse ne se fit point prier pour obéir. Il avança bravement.

—Il est rigolo, ce môme, déclara Boudru ; dirait-on point un jeune orang-outang ?

Il se tourna vers lui et enfiant sa voix d'une façon terrible :

—Alors, quoi ? on ne te nourrit donc plus chez ta mère ?

Le petit, interloqué, répondit :

—Ampangabé !

—C'est ça, t'as faim, pas ? fit à son tour Viturbe, qui ne doutait plus de sa connaissance du langage madécasse. Chef, une portion pour le ouistiti, une.... et bien servie !

Boudru, qui achevait d'emplir une gamelle, la lui passa :

—Colle-toi cela dans le fanil !

En deux temps, trois mouvements, la soupe fut avalée.

Mais une politesse en valait une autre. Ampangabé paya la sienne en monnaie de singe. Pendant une demi-heure, il amusa les soldats par ses grimaces et ses contorsions. Il marchait sur les mains, faisait la roue, coiffé d'un képi qui lui entrait jusqu'aux oreilles, et chantait des chansons du pays,

*Ko indro, fattidrale !*

(Me voici, frère ! )

avec des accents d'une sentimentalité si drôle que tout le monde, malgré soi, éclatait de rire, sans comprendre.

Un clairon interrompit la représentation. On connait au rassemblement. On allait repartir. En moins d'une minute, les faisceaux étaient rompus, les trois compagnies alignées, l'arme au pied.

—En avant, marche !

Ampangabé regardait s'éloigner les soldats. Bientôt ils disparaurent dans un pli du terrain. Alors, de toute la vitesse de ses petites jambes, il se mit à courir derrière eux, et bientôt les rejoignit.

—Le mômignard qui s'amène ! s'écria Viturbe.

—Va-t'en, petit ! fit Boudru doucement.

Le gosse ne se méprit point au geste qui accompagnait ces paroles. Il s'arrêta ; de grosses larmes emplirent ses yeux. Puis, soudain, reprenant courage, il rattrapa encore les compagnies et se mit à marcher à leur côté.

—Ecoutez, dit Viturbe, on ne peut tout de même pas le laisser seul dans la brousse : il crèverait vite de faim ; emmenons-le !

—Tu blagues, répondit Boudru, il ne viendra jamais avec nous jusqu'à Tananarive !

—Eh bien, quand il sera fatigué, chacun de nous le portera, à son tour, sur son dos....

—Oui, nous avons déjà 37 kilos de barda !.... tu en as de bonnes, toi !.... Mais enfin, t'as raison.... on ne peut pas l'abandonner ainsi, ce loupiot.... Nous l'adoptons, voulez-vous ?.... Ce sera l'enfant du détachement...

Il n'y eut qu'une voix pour approuver le cuisinier.

Cependant on avançait. Etapes par étapes, l'interminable ruban de Majunga à Tananarive se déroulait et arrivait à sa fin.

On se relayait pour bahuter le môme, quand il était fatigué, et personne ne s'en plaignait car ce sale petit moricaud avait trouvé moyen de se faire aimer par tout le monde. Il portait gaillardement sur l'oreille un méchant bout de chéchia rouge, savait faire l'exercice avec une canne, en décomposant tous les mouvements, et énonnait déjà :

—Vive la France !....

...Soudain, un matin, alors qu'on s'y attendait le moins, on tombe dans une embuscade : un parti de Hovas attendait les soldats de pied ferme, armés de mauvais fusils.

On ne s'attarda point ; le commandant jeta un ordre bref aux marsouins qui marchaient en tête :

—Baïonnette au canon !..... chargez !....

—Ils se précipitèrent en avant. Viturbe, qui portait Ampangabé, ne prit pas même la peine de le déposer par terre et s'élança.

Pash !.... pash !.... pif !.... paf !....

Une volée de balles accueillit les marsouins drue comme des grêlons. Ils ne s'arrêtèrent point pour cela. Deux minutes après, il n'y avait plus un Hova à l'horizon.

—Mais dit Viturbe, en voilà un sacré gosse !.... Qu'est-ce qui te prend ?.... Veux-tu bien te tenir droit ?....

Comme l'autre ne répondait point, d'un geste machinal le soldat chercha à le redresser sur ses épaules. Mais il poussa un juron en retirant sa main : elle était pleine de sang.

Une balle perdue avait frappé le petit en plein front ; c'était la seule victime de la journée.

.....

—Mon commandant, dit Viturbe, baisant les yeux pour cacher une grosse larme qui perlait à sa paupière, voulez-vous nous permettre de l'enterrer avec les honneurs militaires ?.... Ça nous ferait bien plaisir.... et puis, c'était un peu un enfant de troupe !....

—Ensevelissez-le dans le drapeau tricolore, répondit l'officier : Ampangabé est mort au champ d'honneur !

GUY DE TERAMOND.

# La population européenne de Tunisie.

Le "Journal officiel tunisien" a publié les résultats du recensement de 1906. C'est le quatrième depuis 1891. A cette époque, le nombre de nationaux français dans la régence s'élevait à 9 973 habitants, il est aujourd'hui de 34,610 sur une population européenne totale de 129,000 personnes, dont 81 330 Italiens. Il faut remarquer que le chiffre de la population italienne, bien que considérable encore, est en diminution de 9,000 sur la statistique de 1901, tandis que celui des Français a augmenté de plus de 10,000 unités.

Tunis retient plus de la moitié des immigrants de nationalité française, environ 18,000. Bizerte en a maintenant plus de 4 000. L'exploitation des phosphates a aussi considérablement augmenté la population française de Sfax et de Gafsa.

# AU Pays des Vignes

L'OUVRIER DE LA DERNIERE HEURE.

Etienne Pégoulas avait résisté longtemps. Le seul clos d'oliviers qu'on pût voir entre Lunel et Nîmes, c'était lui qui le possédait.

Jadis il y en avait, par ci, par là, quelques-uns dont les rameaux clairs montaient vers le ciel indéfiniment bleu, mais une année ç'avait été le grand Estève et l'autre année le vieux Gouglas et l'autre encore le petit Ricquou qui, de leurs mains, les avaient arrachés.

La vigne donnait tant ! Tout le pays maintenant plat et sec n'était qu'un grand vignoble que Novembre faisait roux, qu'Avril faisait reverdir et où, Septembre venu, tout un peuple de vendangeurs marchait et criait, courbé sur les ceps, et jetant dans les corbeilles profondes, sans se retourner, les grappes que la "serpette" rapide détachait.

Oui, tous les propriétaires des environs avaient planté des vignes.... Il semblait que le vin les eût grisés.... Maintenant qu'on avait mis dehors les deux ennemis sournois qui s'étaient introduits dans les vignobles, et, minuscules et traîtres, épuisaient la force des ceps, maintenant qu'on soufrait et qu'on inondait les vignes, qui les empêcherait de donner chaque année de belles grappes rouges, rousses et blanches, qui empêcherait les pressoirs de ruisseler, les barriques de s'enfler, et, tout ce vin changé en or, les bourses de devenir aussi grosses que des barriques ? Les soirs de vendanges, les vignerons péroraient sur les portes des "mas", les manches retroussées, les bras rouges encore du jus de raisin, comme au sortir d'un combat dont ils auraient été les rudes vainqueurs sous le soleil et dans la poussière.

Vraiment on voyait des choses inouïes. Le dimanche au "Soleil d'Or", à Lunel, sous la tonnelle, en attendant la sortie de la grand'messe, Pégoulas en entendait raconter : ceux de Béziers, disait-on, travaillaient aux champs avec des chaînes de montre en or de la grosseur d'une corde, et, les jours de fête, vêtus comme de gros messieurs, ils s'attardaient à des ripailles énormes. Le petit Ricquou, qui revenait de là-bas, racontait des histoires étonnantes : dans des salles de "mas" il y avait des lustres de cristal et d'argent, il y avait des buffets de bois sculptés, si propres et si bien cirés qu'on pouvait s'y faire la barbe devant, il y avait des pianos, où les "demoiselles" jouaient des morceaux d'opéras qu'on n'entendait qu'à Nîmes ou qu'à Montpellier durant la grande saison. Bien plus, quelquefois, disait-il, on voyait dans une même salle deux et trois pianos : La "demoiselle" s'était plainte que le piano n'allât pas bien : "Bon, disait le père, laisse-le, petite, ce vieux "gueusas" ! Nous allons en commander un autre". Et dans les quinze jours, l'autre arrivait de Paris, tout frais et sonore. Alors c'était des gammes sans fin qui montaient et descendaient, et dehors les oiseaux chantaient à l'unisson, "que c'était un "chale", mon bon, d'entendre ces concerts-là !" disait le petit Ricquou. Cependant les fils de tous ces gros messieurs allaient au collège ou au lycée s'asseoir à côté du fils du receveur de l'enregistrement, de l'avoué ou du préfet, et c'étaient encore eux qui faisaient les meilleurs goûters et qui étaient le plus proprement vêtus. Parfois du village, leurs parents venaient les voir. "Tu n'as besoin de rien ?" disait le "papa" à son "enfant". "Tiens, mon bon, amuse-toi un peu !" et il lui collait dans la main un louis ou un billet de cinquante francs pendant que tous les petits camarades qui étaient au parloir restaient béats d'admiration.

.....

Et tout cela c'était le vin !.... Ce qu'elles poussaient bien les vignes par là-bas ! Il semblait que Dieu le Père lui-même eût envoyé des boutures du Paradis terrestre.... Et quelles grappes ! Il suffisait quelquefois d'une seule pour remplir un "corboclon". Cela sous les pieds ou sous le pressoir, ruisselait en écume rouge, et quand le vin avait assez fermenté, qu'on ouvrait la cuve, cela coulait pendant des jours entiers. Quelquefois même on manquait de barriques ... C'était prodigieux....

Et sous la tonnelle où les mouches bourdonnaient autour des verres emplis, vidés et remplis, tous, les vieux et les jeunes, les mains sur les cuisses, la bouche mi-ouverte, les yeux ronds, écoutaient les récits du petit Ricquou.

Mais Pégoulas barrait son front têtu. Les autres se moquaient de lui. Ça n'avait pas de bon sens de résister aussi sottement à la Fortune. Il n'y avait pas à courir après. Elle était là qui frappait à la porte et Pégoulas ne voulait pas ouvrir. Mais enfin il le voyait bien : tous ceux qui avaient arraché leurs oliviers, leurs arbres fruitiers, leurs amandiers, pour planter des vignes, faisaient fortune. Sans doute, de ce côté-ci, les ceps n'étaient pas encore si drus ni si bien installés dans la terre que du côté de Béziers, mais cela peu à peu venait ; dans deux ou trois ans, ce serait tout pareil. Alors, lui, Pégoulas, s'obstinait stupidement à cultiver ses oliviers qui rapportaient tout juste de quoi ne pas crever de faim, tout cela parce qu'il avait grimpé dessus, étant petit, et que son grand-père et son père les avaient plantés, taillés et fumés....

Pégoulas ne répondait rien, hochait la tête, tirait sur sa pipe, engouffrait une bouffée de tabac, la rejetait : "Ben vouai ! Ben vouai !" grognait-il, et, somme toute, comme il ne trouvait rien à répondre, il se taisait et s'en allait....

Mais arrivé au "maset", c'était sa femme Thérésa qui l'accueillait : "Tu viens du "Soleil d'Or?" lui criait-elle," tandis que, las un peu de la route, il passait sur son front et son cou rouge un mouchoir à carreaux, dans la grande salle où, tous les stores baissés, il ne voyait rien d'abord, venu du grand jour de dehors. "Tu les as entendus, hein !" criait Thérèsa ; "Tu les as vus !. Ils sont bien vêtus, ils sont propres, ils ont des montres en or. Ça fait plaisir à voir. Ils n'ont pas d'oliviers, té, pardi !" Et, comme Pégoulas restait toujours silencieux, s'épongeant, elle continuait en préparant la soupe : "La soupe ne sera pas bonne. La viande est chère et nous ne sommes pas riches. Ah ! mes pauvres enfants, disait-elle à ses deux marmots qui se vautraient devant la porte, dans la poussière, je vous plains d'être les fils de votre père !"

Et c'étaient des plaintes perpétuelles.

Hélas ! que pouvait à de telles récriminations objecter Pégoulas, si ce n'étaient de vagues sentiments. Ces oliviers, il les adorait ! De ses cinq ans à ses dix ans, il avait mis le long de leurs troncs rugueux ses culottes en lambeaux, il avait avec soin émondé leurs "sagaltes", les rejetons qui poussent de leurs racines et épuiseraient en vain leurs forces, si l'on n'y veillait ; plus tard, il les avait taillés et fumés, il en avait cueilli les olives une à une à la main, de peur que de les faire tomber sur le sol, l'huile ne prît le goût de la terre ; il avait ri avec les "olivarelles" perchées avec lui sur les arbres, il avait accompagné son père au moulin, il avait vu l'eau jaune et grasse couler dans les "estagnons", et, en famille, on avait goûté solennellement à l'huile de l'année, en en comparant la saveur à celle des récoltes précédentes....

Bien sûr que ce n'était pas une fortune qu'il faisait avec son huile, mais tout de même la vente était sûre et ne donnait pas beaucoup de peine, et avec les légumes, les quelques arbres fruitiers qu'il avait, il pouvait vivoter sur son petit bien, en travaillant parci par-là à la journée, sans grandes ambitions, sans trop de peine aussi ni de soucis....

—

Mais planter de la vigne, que de tracas ! Il fallait d'abord arracher tous ses pieds d'oliviers, il fallait ensuite attendre deux ou trois ans une bonne récolte, et d'ici-là savait-on ce qui pouvait arriver. Il pouvait mourir avant d'avoir vu ses champs prospérer....

Et puis non,— il y tenait à ses oliviers. Quand de loin il venait au "maset" et qu'au fond de la grande plaine plate il apercevait sur des berges le tremblement clair des oliviers, il lui semblait que son bien était plus que les autres béni du bon Dieu, que c'était ce clos, comme une île argentée au milieu de la grande mer des vignobles, où il allait faire bon se reposer. Et de fait on pouvait faire au pied des arbres des siestes délicieuses, et l'ombre en était recherchée de tous les voisins, quand Pégoulas n'était pas là. Mais sitôt qu'on le savait là, il fallait décamper, car il arrivait terrible, et furieux qu'on lui volât un peu de son ombre, il criait aux importuns : "Allez, allez prendre le frais sous vos vignes!"

Pourtant il se blâmait parfois. Somme toute, n'était-ce pas égoïste ? Il avait une femme, deux enfants. Ne devait-il pas leur donner un peu d'aisance et de bien-être, quelques jolis costumes bien frais sortis de l'"Elégance Parisienne" de Lunel, afin qu'ils n'eussent pas honte d'aller à l'église le dimanche ou de paraître dans les fêtes avec des habits rapiécés. Du temps de son grand-père et de son père encore, on vivait simplement. Mais maintenant ne voyait-il pas que les paysans s'habillaient comme des bourgeois et que décidément il était vraiment trop arriéré pour le train dont allait le siècle.

Cependant, il ne pouvait se décider à faire lui-même la chose, à bêcher la terre autour de ses arbres, à extraire une à une les racines du sol que depuis tant d'années elles suçaient, et à l'idée de voir sa terre plate et sèche ressembler à toutes les terres voisines, il se révoltait.

Un jour pourtant il céda. Sa Thérèsa, aigrie par la vue perpétuelle de ses voisines qui arboraient chaque jour de nouveaux colifichets, ne cessait de criailler. Les enfants, poussés par leur mère, grognaient et pleuraient.

—

Un matin, Pégoulas partit avec sa bêche et commença. Il commença par le plus petit, il fit un grand trou tout autour. L'arbre montra ses racines. Toutes les délicates nervures, bientôt, furent à nu. C'était comme son âme même, le recul de sa vie, qui était violé. Alors Pégoulas, tremblant, à coup de hache, se mit à les trancher. L'arbre oscilla, puis sous une poussée croula. Et Pégoulas, assis sur son tronc, les bras inertes, crevant de chaleur et d'émotion, regardait le désastre.

Sa femme accourait : "Enfin, enfin !" clamait-elle, "tu y es venu ; mais mon pauvre Pégoulas, comme tu es simple. Tu crois qu'à toi seul tu vas arracher tous ces arbres ! Tu y mettras un an. Il faut t'entendre avec un marchand de bois." Et Pégoulas s'entendit avec un marchand de bois. Les ouvriers vinrent et pendant deux mois, ce fut un massacre. C'était à l'hiver. Pégoulas vivait sur le prix de sa deuxième récolte d'huile et sur les avances du marchand de bois.

Ensuite on planta des vignes. Mais quaud au printemps elles commencèrent à bourgeonner, les bruits les plus inquiétants circulèrent. La récolte s'annonçait superbe, mais déjà ceux qui se préoccupaient de trouver des barriques, ne savaient où s'en procurer. A l'automne, beaucoup de petits propriétaires durent renoncer à vendager. On vendait le raisin à des prix dérisoires.

Pégoulas s'inquiétait, songeant à sa première récolte l'année suivante. Il travaillait à la journée, et l'hiver passa. En mai, Thérésa, les poings sur les hanches, disait en contemplant son champ : "Nous aurons un peu de vin !" "Mais où le mettrons-nous ?" hurlait Pégoulas furieux. Il alla à Lunel, à Nîmes. Il ne trouvait point de tonneaux : les gros propriétaires avaient tout accaparé : "Tu pourras te soûler à même la cuve", criait Pégoulas à sa femme, "car, pour des tonneaux, il n'y faut point compter". Et il faillit pleurer en songeant aux oliviers, à la cueillette, aux "estagnons" luisants dans l'"estive" odorante et tiède.

Enfin, il alla jusqu'au Rhône, et, en Arles, il trouva son affaire. Il ramena ses barriques sur une charrette qui le cahota durant deux jours le long des routes poudreuses. Et quand en octobre le vin fut dans les tonneaux, Pégoulas songea à vendre son vin.

Mais sur les marchés du Midi, c'était une panique. Les prix du vin baissaient avec une effrayante rapidité. Nul n'y comprenait rien. On se disputait, on criait, on parlait de fraude, on se lamentait. Les propriétaires, pour se débarrasser de leurs vins, les livraient pour rien. Et même aux plus bas prix, on ne trouvait pas d'acheteurs. Au sein de l'abondance, on crevait de faim.

Pégoulas n'y entendait rien, sinon qu'il était ruiné. Ainsi donc tout le monde avait fait fortune avec ses vignes, et lui, lui seul au moment où, poussé par cette mauvaise femme, il avait arraché ses oliviers, il ne trouvait plus à vendre son vin, et il allait mourir de misère.

Il y eut dans la salle basse des disputes terribles. "C'est ta faute, ta faute !" hurlait Pégoulas, "Il ne fallait pas me faire arracher nos oliviers". "C'est la tienne, gros imbécile", il fallait les arracher avant. Alors nous serions riches et nous pourrions attendre !" Les enfants dans des coins hurlaient.

On mangea des pommes de terre longtemps, avec des regards de haine et l'injure aux lèvres, et enfin après de longs jours de famine et de colères, Pégoulas, suivi de sa femme en haillons, prit ses deux enfants par la main, ferma la porte du "maset", qui brûlait dans l'été torride au milieu de ses vignes inutiles, et ce fut l'un des gueux qui de Nîmes à Narbonne, de Montpellier à Carcassonne promenèrent sur les routes blanches, sous le soleil fou, leur misère farouche.

## Un agent de police qui se retire avec une fortune d'un demi-million.

New York, 13 juillet—Wm S. Prendergast, qui pendant treize ans a rempli les fonctions d'agent de police à New York, vient de donner sa démission après avoir accumulé une fortune de 500,000 dollars, réalisée en grande partie dans des spéculations de terrains.

Prendergast a la renommée d'être l'agent le plus riche de la police new-yorkaise.

Il compte faire un long voyage en Europe, pendant lequel il visitera son village natal en Irlande, puis à son retour aux Etats-Unis il construira un hôtel.

## Les Tombeaux de Gutenberg.

Un touriste, ces jours dernier visitait Mayence. Après avoir vu les musées, les églises, il prit un fiacre qui le promena à travers la ville. Arrivé au four qui avoisine le théâtre, la voiture s'arrêta et le cocher, se tournant vers son bourgeois, lui obligeamment en lui désignant une maison : "C'est sous ce bâtiment qu'a été enterré Gutemberg." L'étranger considéra avec respect la façade de l'immeuble, puis comme elle n'avait d'intéressant que le souvenir évoqué, il fit signe au cocher et la voiture repartit. Elle s'arrêta de nouveau quelques minutes après. Le cocher toujours obligeant, se tourna vers son client et lui montrant du fouet une seconde maison : "C'est là, dit il, qu'était le tombeau de Gutemberg." On vit sur le visage du touriste la trace d'un fort d'un cerveau qui travaille. Au bout d'un instant, croyant avoir compris, l'étranger dit à son cocher : "C'est sans doute le tombeau du père de l'inventeur ?" Ébahi et du fouet le cocher fit signe que non : "C'est le tombeau de qui-t-il, de Gutemberg lui-même ?" Mais vous me l'avez déjà montré ailleurs ! — Le premier que je vous ai montré, c'est celui de la réunion des Antiquaires, de ces messieurs les docteurs et professeurs ; celui-ci c'est le nôtre, à tous les gens de plaisir." Caressant du fouet le dos de sa bête, qui reprit un petit trot, il ajouta d'un air sceptique : "Et puis, peut être bien que Gutemberg n'est ni dans l'un ni dans l'autre. C'est encore bien possible que son vrai tombeau soit ailleurs." Pendant ce temps l'archéologue allemand retrouve en Bithynie le tombeau d'Annibal.

## CUISINE.

**Rizotto à la Mont-B**

(Pour six personnes.)

Mettre à fondre dans une casserolle, avec 60 grammes de beurre, 50 grammes d'oignon [illegible] Ajouter 200 grammes de riz du Piémont. Assaisonner de sel et de poivre ; remuer avec une cuillère de bois et mouiller de bouillon de consommé. Laisser cuire couvert pendant 25 minutes, remuant de temps en temps, et ajoutant supplémentairement du consommé si c'est nécessaire.

Au dernier moment ajouter 50 grammes de parmesan râpé, un morceau de beurre frais, [illegible] ger et dresser en couronne sur un plat rond, garnir le centre de 250 grammes de ris d'agneau [illegible] tés au beurre et fines herbes, [illegible] dresser autour de la bordure de petits bouquets alternés de petites d'asperges cuites à l'anglaise, étuvées au beurre (1 botte) et de petits champignons sautés à la crème (250 grammes).

## Un banquet japonais à New York.

New York, 13 juillet— Les Japonais de New York ont donné hier soir un banquet en l'honneur de l'amiral Yamamoto et de l'ambassadeur Aoki.

Tous les invités présents étaient de nationalité japonaise et des discours ont été prononcés dans cette langue.

La plupart des membres du club sont des jeunes gens de 30 ans, et dans le discours qu'ils leur a adressé l'amiral Yamamoto leur a recommandé d'être toujours persévérants, énergiques, honnêtes dans les affaires qu'ils entreprendraient.

Pendant toute la soirée il n'a pas été fait mention une seule fois de la question japonaise.

## Retour de Mark Twain.

Londres, Angleterre, 13 juillet—Mark Twain (Samuel Clemens) le célèbre humoriste américain s'est embarqué aujourd'hui à bord du vapeur "Minnehaha" de la ligne Atlantic pour les Etats-Unis.

Plusieurs de ses admirateurs l'ont accompagné à la gare au moment où le train s'ébranlait et une ovation a été faite à l'illustre écrivain.

## Ascension périlleuse.

Gênes, Italie, 13 juillet— Des alpinistes suisses ont fait aujourd'hui l'ascension du pic du sommet du groupe des Alpes Cavagnole, dans le Tessin. Toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour pour escalader cette dangereuse montagne avaient échoué.

## La délégation coréenne à la Haye.

La Haye, 13 juillet— On a officiellement annoncé ce soir que M. Joseph H. Choate et les membres hier aux délégués coréens de La Haye leur a simplement dit que les Etats-Unis, [illegible] une grande sympathie pour les Coréens, mais il n'a [illegible] aucune opinion touchant la situation politique de la Corée.

M. Choate a ajouté que les Coréens désiraient faire des représentations aux Etats-Unis devaient s'adresser directement au gouvernement de Washington.